

Un enchantement baroque

CHRONIQUE Le Festival d'Aix-en-Provence ressuscite une partition vieille de 350 ans, l'«Elena» de Cavalli, opéra italien d'une rare finesse.



LE CLASSIQUE
Christian Merlin

On vient d'assister à une création. Elle date d'il y a trois cent cinquante ans, mais c'est une création quand même. On pense toujours à l'excitation des interprètes qui tentent d'assimiler une partition nouvelle et de lui donner vie, et de faire sonner pour la première fois des notes qui n'existaient jusque-là que dans l'imagination du compositeur encore vivant. Mais que dire de la fascination qu'il y a à exhumer une musique écrite voici plusieurs siècles et restée lettre morte depuis ?

Soyons réalistes : dans de nombreux cas, la déception est au rendez-vous. On se dit qu'il n'y a pas de chef-d'œuvre méconnu, et que ce n'est pas un hasard si les cimetières regorgent de partitions oubliées à juste titre. Et puis un jour, on tombe sur la perle rare, et là, on saute de joie tout en pestant contre la postérité ingrate.

C'est ce qui vient de se produire au Festival d'Aix avec *Elena* de Cavalli, opéra baroque composé pour la saison du carnaval de Venise, en 1659, et tombé depuis dans les oubliettes. Et c'est un enchantement ! Le livret, d'abord, est un régal de subtilité. Cette réécriture de l'histoire de la belle Hélène, désirée par Ménélas et enlevée par Thésée, est d'une finesse et d'un érotisme que n'auraient renié ni Shakespeare ni Marivaux. Incroyablement spirituelles, les situations exposent le trouble du désir amoureux sous toutes ses formes, passant de l'humour le plus savoureux à la



Solenn Lavanant-Linke, Emöke Barath, Christopher Lowrey et Mariana Flores (de gauche à droite), le 4 juillet à Aix-en-Provence, lors d'une répétition de l'opéra *Elena*, de Francesco Cavalli. BORIS HORVAT/AFP

plus émouvante nostalgie. Sans parler de l'ambiguïté qui naît lorsque Ménélas se déguise en femme pour mieux approcher sa belle, et que celle-ci appelle sa « compagne » de jeu à se mesurer à elle à la lutte...

La musique est à la mesure de ce texte tout en finesse : d'une constante variété

d'accents, elle épouse non seulement les inflexions de la parole récitée, mais anticipe aussi sur ce que sera le bel canto encore en gestation. Avec seulement deux violons et quelques cordes pincées, Cavalli se confirme un grand inventeur de climats et de couleurs sonores.

Pour apprécier à leur juste valeur ces

trésors de paroles et de musique, encore fallait-il une interprétation inspirée. C'est exactement ce qui nous a été offert au Théâtre du Jeu de paume. D'abord grâce à la direction de Leonardo Garcia Alarcon, à qui l'on doit cette redécouverte sous l'impulsion du musicologue et traducteur Jean-François

Lattarico. Le chef argentin, lancé au Festival d'Ambronay et grand animateur de l'académie d'Aix, est devenu en peu d'années un rouage majeur de la scène baroque.

Éclairages très élégants

Avant de nous donner récemment une version de référence du pourtant très enregistré *Requiem* de Mozart, il s'est spécialisé dans ce baroque italien dont il saisit la respiration naturelle, à la tête de sa superbe Cappella Mediterranea. Encore fallait-il une mise en scène qui n'affadisse ni ne grossisse ce trait subtil. C'est tout le mérite de Jean-Yves Ruf d'avoir joué sur les égarements du cœur et de l'esprit avec une drôlerie toujours contrebalancée par la tendresse, et des atmosphères magnifiquement restituées par des éclairages d'une grande élégance. Ajoutez à ces ingrédients une équipe de chanteurs jeunes et familiers des exigences du style baroque, et vous aurez une soirée pleine de grâce.

La soprano Emöke Barath est une Hélène toute en séduction, le contre-ténor Valer Barna-Sabadius, un Ménélas au registre de soprano tout à la fois pur et incarné, le ténor Emiliano Gonzalez Toro n'a pas son pareil pour habiter les rôles bouffes, et si la voix de la mezzo Anna Reinhold peut encore gagner en rondeur, elle est déjà d'une présence peu commune. Mais au-delà des individualités, on a surtout le sentiment d'avoir assisté à un travail d'équipe, l'opéra ne devrait jamais être autre chose. ■

Retransmis en direct sur Radio Classique le 11 juillet.

Cette chronique reprendra le mardi 3 septembre.